

DEROUTES



MATHILDE

MONNIER



FESTIVAL  
D'AUTOMNE  
À PARIS  
31<sup>e</sup> édition

Théâtre  
de la  
**Ville**  
P A R I S  
DIRECTION  
GERARD  
VIOLETTE

**Mathilde Monnier**

## **Déroutes** création

Centre Chorégraphique National de Montpellier Languedoc-Roussillon

*musique* erikm  
*lumière* Eric Wurtz  
*scénographie* Annie Tolleter  
*danseurs*

Nuno Bizarro  
Stéphane Bouquet  
Bertrand Davy  
Herman Diephuis  
eRikm  
Julien Gallée-Ferré  
Corinne Garcia  
Rémy Héritier  
Dalila Kathir  
I-Fang Lin  
Aranxa Martinez  
Mickaël Phelippeau  
Rachid Sayet  
Filiz Sizanli

*assistants scénographie* Benjamin Landois, Cyrille Maillot et Jean-Christophe Minart  
*direction technique et régie lumière* Thierry Cabrera  
*régie générale et régie son* Marc Coudrais  
*régie plateau* Jean-Christophe Minart

*direction de production* Jean-Marc Urréa, Michel Chialvo  
*chargé de production et diffusion* Michel Chialvo  
*attachée de production* Anne Fontanesi  
*communication, presse* Jean-Marc Urréa, Ludovic Fondecave  
*attachée de presse* Catherine de Montalembert, cdm consulting

*coproduction*  
Centre Chorégraphique National de Montpellier Languedoc-Roussillon  
Festival d'Automne à Paris,  
Théâtre de la Ville - Paris  
Théâtre de Gennevilliers  
DeSingel - Anvers, Belgique  
Teo Otto theater - Renscheid, Allemagne

Le Centre Chorégraphique National de Montpellier Languedoc-Roussillon, direction Mathilde Monnier est subventionné par le Ministère de la Culture et de la Communication - Direction Régionale des Affaires Culturelles Languedoc-Roussillon, la Ville de Montpellier, Montpellier Agglomération, le Conseil Régional Languedoc-Roussillon, le Conseil Général de l'Hérault.

**du 13 au 21 décembre 2002 salle Philippe Clévenot**

## comment ça marche

1835. Georges Büchner écrit *Lenz*, resté inachevé.

Effectuant de longues marches dans les paysages de l'Alsace, le poète Lenz s'absorbe dans un rapport de dilution apaisée avec les éléments ; mais tout autant éprouve l'inexorable ravage de sa raison, qu'entame le délabrement de sa foi. Dieu l'ayant déshabité, qu'est-ce qui, de la Nature, appelle l'Homme, et réactive le défi poétique (voire révolutionnaire, dans l'esprit de Büchner) ? Ainsi *Lenz* s'inscrit-il au cœur d'un tourment fondateur de la modernité occidentale.

D'origine alsacienne, fortement imprégnée de culture germanique, marquée par de grandes figures mystiques dans son entourage, et familière de la pensée des philosophes Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe sur le romantisme allemand, la chorégraphe Mathilde Monnier se réfère à Lenz au moment de créer *Déroutes*. A nouveau, la voici au travail sur le texte, « à partir d'idées, plutôt que d'images, revendique-t-elle. C'est parce que j'évite de me nourrir d'images, que je me trouve plus libre de créer mes propres images ».

La dynamique de la marche et du pas-sage, la démarche poétique ouvrant sur les

paysages intérieur autant qu'extérieur, se déploient sur le gigantesque plateau ouvert devant *Déroutes*. « *La marche, comme un squelette de la danse, comme la colonne vertébrale dénudée du mouvement* » ponctue Mathilde Monnier, revenant là encore à un point nu fondateur (1). « *Par la marche nous traversons et retraversons la frontière poreuse entre le geste qu'il est convenu d'appeler danse, et celui qu'habituellement on ne considère pas encore tel* ».

De la douzaine d'interprètes de *Déroutes*, la moitié proviennent d'ex.e.r.ce., la structure de formation intégrée de plain pied à la vie du Centre chorégraphique national de Montpellier. Foin de jeunisme ; mais on perçoit là encore un signal fondateur, à l'heure où le renouvellement des générations repose de façon très aigüe les questions de la formation en danse contemporaine (2).

Côté spectateurs, les seuls yeux ne peuvent suffire - toute une disposition mentale est appelée - à ressentir le rythme de la décélération, très tenu, et le processus de densification des états, très investi, mis en œuvre dans *Déroutes*. Tout d'abord au cours de deux mois de travail quasiment seule à seul avec chacun d'eux, ont émergé les parcours des danseurs au travers de divers paysages. On en perçoit les espaces

sonores, très singularisés, ainsi que ceux du souffle - ce squelette de la voix. Quant à l'expérience du contact avec la glace, elle s'inspire directement de Lenz, comme un tranchant du réel. On est ici dans l'organique, bien plus que dans le conceptuel.

Ce n'est qu'au terme de cette première phase, épuisante, que restés jusque là ignorants les uns des autres, une seconde phase, aléatoire, a fait ces parcours se croiser ; et la pièce se dessiner dans le questionnement sur ce qui les lie, sans évidence. *Déroutes* pourrait donc s'enchaîner à la fin des Lieux de là, grande pièce de processus qui interrogeait les modalités de l'agrégation et de la dissociation de la communauté en danse.

Ici les parcours progressent par lente transformation. Et sans rapport frontal, sans contact direct, les liens procèdent par recouvrements, dédoublements, clonages, mimétismes, troubles perceptifs, transferts, prises et reprises. La mise en circulation est permanente et absolue, la marche en avant déterminée, que même sans but rien n'arrête. *Déroutes* ouvre autant sur le choix léger des possibles et l'étonnement des motifs, que sur l'hypothèse du désastre ; à la paix d'un état détaché, qu'au délabrement du chaos. Sous l'air de rien des pas, fourmillent les incidences (ainsi dansent).

La danse de *Déroutes* est insinuée, dérivée, fissurée entre la volée des striures incessantes de l'espace, et la glaçante confrontation à la matière. Elle est réabsorbée dans des couches que mettent en abyme les connections de souffles captés au plateau et recréés par le musicien erikm. De même la voix de la cantatrice Dalila Khatir travaille-t-elle en-deça de la formulation du chant. Et la scénographie d'Annie Tolleter respire au sol par ses tuyaux, filets et structures gonflables. Enfin le poète Stéphane Bouquet arpente lui aussi le plateau, préfigurant son écriture dans l'abandon des pas. Tous dedans, dehors, mis à plat.

Gérard Mayen  
*Journal du Théâtre de la Ville* N°141

1 - Notons la discrète parution récente de l'ouvrage *MW*, pour lequel la photographe Isabelle Waternaux saisit une fulgurante séquence de danse improvisée par Mathilde Monnier nue (éditions P.O.L., 2002).

2 - Déjà pour *Montpellier danse 02*, plutôt que de créer une nouvelle grande pièce festivalière, Mathilde Monnier avait préféré mettre en avant ces jeunes, alors livrés au tournoiement haletant d'une danse de course ancrée tout d'abord dans la marche.

*Le premier poème m'est venu par hasard, un soir de marche. Des vers imprévus ont surgi et je les voyais très bien, organisés en strophes, sur une page précise de l'esprit. Les jours suivants, les marches suivantes, j'ai écrit – cette fois consciemment – d'autres poèmes. Et puis j'ai trouvé qu'il valait le coup de continuer. Je continue aussi à marcher pour écrire. C'est un très pratique moyen d'aller à l'essentiel, puisqu'on écrit sans papier, puisqu'il faut condenser, ellipser, densifier afin de tout garder en mémoire. Et puis on marche dans les rues. Travailler dans les rues aide à sentir les autres autour de soi, avec soi, aide à se compter dans le monde. Ainsi diminue un peu, même illusoirement, la solitude inévitable de l'écriture.*

*J'ai accepté la proposition de Mathilde Monnier de participer à son nouveau spectacle, une sorte de travail collectif et en même temps solitaire de la marche, parce qu'il me semblait que c'était dans la continuité de mes habitudes, marcher écrire dans le groupe avec toujours le fol espoir de s'y incorporer.*

*L'idée, alors, est de faire sur scène la même chose que je fais dans*

*la vie. Marcher pour écrire : tourner sur le plateau et écrire (essayer). Essayer, malgré toute la conscience qu'il y aura d'être là, devant d'autres, de rejoindre la forme d'oubli de soi que réclame l'écriture. Il ne s'agit pas d'une performance, ni d'un essai de poésie sonore. Les poèmes éventuels, je les garderai de côté, je les maintiendrai dans le silence, pour plus tard. Ce sera plutôt comme de se concentrer sur les sensations de la marche, du spectacle et de cette forme (j'imagine) si particulière de présence, pour mesurer leurs conséquences sur l'écriture. Ou l'inverse : est-ce que l'écriture, à la fin, est tellement plus prenante que le corps, qu'on perd la conscience de son existence ?*

*J'envisage ces marches comme une expérience de laboratoire où je suis le rat volontaire.*

### **Stéphane Bouquet**

Poète, écrivain, scénariste, Stéphane Bouquet est invité par Mathilde Monnier à participer à cette création.

Nous ne nous ferons  
auteurs ou créateurs,  
nous ne prendrons place  
ce dans le fragmentaire  
qu'en tirant ce que nous  
écrivons d'un chaos,

## Série 1

1. en fait il faut  
juste marcher à sa guise une heure ou deux  
dans le cube seul du studio d'accord et sans  
y penser je commence l'ébauche du parfait silence le moindre pied  
est un essai de cloître avec poires et vergers  
où je deviens ma silhouette permise un  
moine noir épris du rythme de sa  
- tête baissée vers le parquet & murmure -  
prière que sourde si possible  
un réendroit de jadis  
mais rien n'arrive sauf  
une fois je frôle  
la poche égarée de larmes une fois  
mon corps provoque une telle densité d'ombre

4. ma façon d'éviter l'errance sur le plateau  
dépeuplé et sans géographie  
d'avancer encore vers toi que je place dps tjrs  
sur les bords  
inventés des sentiers, il faut  
que je raconte une histoire débutant ta respiration & entres peut-être épuisé ta voix saccadée  
de sommeil demande tout cela  
va-t-il durer tellement lgtps je ne sais  
pas mais demain matin nous partons pour  
une autre reconnaissance espérant d'atteindre les bois

et enfin le repos sans danger  
de clairière

5. en fait il faut  
juste marcher d'un pas qui produise  
une durée épaisse parmi les autres: ok c'est de toute façon  
ce que je fais en général marcher et tenter de vous  
contenir et ô si vous voulez venir maintenant  
dans mon temps dans  
le terrain de ma douceur haute d'herbes  
pour mesurer à loisir à travers  
mon corps tout le bond de votre jeunesse mais  
aujourd'hui l'endroit reste un parquet désert et calme  
avec moi, peut-être demain  
aurez-vous lieu dans un instant de cet espace

10. je marche en cercles étroits  
autour de la tranquillité d'une autre danseuse  
retenu  
près d'elle par sa douceur mise à ouvrir chaque  
étape de l'espace: de son pied écarte  
ici vers autre chose  
peut-être le refuge de paille de la vie solitaire peut-être  
la transition lente  
qui parvient au silence partagé  
des prénoms

## Série 2

1 – une moniale dit qu'elle  
a tourné son corps vers dieu le  
projeté en permanence là-bas c'est sans  
crainte tout son corps  
même les ribambelles de son sexe dit-  
elle comprises dans sa danse précise avec lui  
exténuées par ce contact

– Mathilde dit : quand tu vas au fond, vers où il piétine, ne te colle pas à lui et reste à quelques  
mètres ; c'était pourtant ce que je cherchais : un contact où épuiser un peu d'attente, un peu  
d'espoir plus vaste que l'autre monde allait s'ouvrir et le déversement d'un seul tout. Comme  
quand nous échangeons des tee-shirt / j'enfile des sueurs successives ce n'est pas vraiment  
subir sur moi la série des mains  
et les corps d'après fatigue : je vous revêts  
simplement l'un après l'autre : j'attends une joie  
de dévaler la suite d'odeurs  
dont toi

– Dans le sens ancien du mot silence rien n'avait franchi  
encore le stade  
de densités immobiles et muettes désormais nous  
marchons et traversons le plateau des fois

sourions en se croisant une part  
de la peur se tait qui est une pause de faux silence où  
elle  
desserre les testicules  
mais continue de loger ici  
indique l-Fang sur la pierre de mon dos

– Mathilde dit : remarques : au début éviter les superpositions, trop de choses tôt, pas trop de bras  
vers devant, privilégiez un temps complet d'immobilité au moment où Herman est vers la barre et  
Julien au fond et un temps vers la fin de la un, avec Rémi dans pneu, et seul Stéphane marche :  
c'était la première définition que j'eus de la danse  
les gens vivent ensemble  
selon des modalités précises : par ex. des schémas  
dans l'espace ou un corps porté  
par le tien et chaque respiration aussi  
dépend d'un réseau défini de poumons et depuis vers  
là que seul  
à l'instant  
je continue d'arriver

Stéphane Bouquet

**A partir de janvier 2003**  
**au Théâtre de Gennevilliers**

**La Vie de Galilée**

Bertolt Brecht  
*mise en scène* Jean-François Sivadier  
**du 10 janvier au 8 février**

**Innocents coupables**

Alexandre Ostrovski  
*mise en scène* Bernard Sobel  
**du 7 mars au 6 avril**

**Le Festin de pierre** d'après Dom Juan de Molière  
*mise en scène* Giorgio Barberio Corsetti  
**du 15 mai au 6 juin**



**Théâtre de Gennevilliers Centre Dramatique National**  
Direction Bernard Sobel  
41 avenue des Grésillons - 92 230 Gennevilliers  
métro ligne 13 - station Gabriel-Péri  
Administration **01 41 32 26 10** Télécopie **01 40 86 17 44**

**Renseignements - réservations 01 41 32 26 26**  
du mardi au vendredi de 11 h à 19 H et le samedi de 13 H à 19 H

Le Théâtre de Gennevilliers est subventionné par le Ministère de la Culture et de la Communication, la Ville de Gennevilliers, le Conseil Général des Hauts-de-Seine.

qu'en allant le chercher  
dans des mélanges, des  
composés, des incom-

patibilités, des hété-  
rogénéités, des dissem-  
blances, des dissimili-  
tudes.

FRFAP\_2002 - D.07 - PRG5

**Déroutes**

*une chorégraphie de Mathilde Monnier*

*Centre Chorégraphique National de Montpellier Languedoc-Roussillon*

Equipe technique Théâtre de Gennevilliers

**Montage**

*Régie générale*

Christian Baxter, Alain Jungmann

*Machinistes*

François Alkama Emmanuel Cornuet, Arnaud Murat,

*Son*

Félix Perdreau, Igor Minosa

*Electriciens*

Sylvain Magnée, Natacha Osmanovic,

Nordine Zouad

*Lumière*

Jean-François Besnard

**Exploitation**

*Régisseur général* Christian Baxter

*Régisseur lumière* Jean-François Besnard

*Régisseur son* Félix Perdreau

*Habilleuse* Vinca Alonso



**Théâtre de Gennevilliers Centre Dramatique National**

Direction Bernard Sobel

41 avenue des Grésillons - 92 230 Gennevilliers

Administration **01 41 32 26 10** Télécopie **01 40 86 17 44**

Le Théâtre de Gennevilliers est subventionné par le Ministère de la Culture et de la Communication,  
la Ville de Gennevilliers, le Conseil Général des Hauts-de-Seine.